Paris Kuala-Lumpur

La Traversée

Préface

J’ai appris à vivre sans elle, tout en continuant à l’aimer.

Il n’existe pas de petite phrase lorsque celle qui vous au réveil, c’est celle-ci. Une phrase peut contenir une étrange vérité sur soi et ses sentiments. Aimer la même femme après une rupture, un effondrement et une traversée. Il faut bien une touche de romantisme et d’absurde lorsque vous êtes arrivée à une destination inconnue, celle de votre vie d’après.

C’est que se disait Olivier depuis son bout du monde. Il avait pris son chocolat chaud matinal, écouté le beuglement d’une vache et le hennissement d’un âne.

Il était ensuite remonté dans à son bureau pour écrire.

Olivier était tombé sous le poids de fautes qui n’étaient pas toutes les siennes. Pour se relever, il dut commencer par reconnaître celles qui l’étaient. Il avait pris sa part. Ce n’était pas seulement celle d’un flan dans sa boulangerie préférée, en bas de la côte à l’angle de la rue. C’était son sac à dos de pierres personnelles.

Il a vécu certaines de mes chutes, emprunté quelques-uns de mes silences et traversé une partie de mes paysages. Pourtant, Olivier n’est pas moi. Les personnages qui l’entourent ne sont pas davantage les portraits déguisés de personnes réelles. Chacun a droit à sa vie confidentielle, lui le premier.

J’ai déplacé les lieux, de Paris à Kuala Lumpur, dans un avion ou un train. J’ai mêlé les époques, enfin juste les saisons parce qu’une année de traversée c’est court. Il a fallu fragmenter certaines personnes, je reconnais que la version

puzzle d'un homme ou d'une femme, c'est romanesque. J'ai rassemblé plusieurs histoires en une seule. J'ai confié à des personnages des gestes qu'ils n'avaient pas accomplis, des mots qu'ils n'avaient pas prononcés et des douleurs qui appartenaient parfois à d'autres. La fiction ne reproduit pas le réel : elle le traverse, le déplace et lui donne une forme nouvelle. Et j'aime ce principe de pouvoir écrire, raconter tout en regardant depuis le trottoir d'en-face.

Ce livre ne cherche donc ni à établir les faits ni à désigner des coupables. Il raconte comment un homme regarde enfin ce qui lui appartient, puis cesse progressivement de porter ce qui appartient aux autres. Il confie aux autres, leurs parts de fautes ou d'interprétations et tout ce qu'il refuse de prendre sur son dos. Parfois, lorsque les émotions débordent, certains insultent ou menacent l'autre, parce que la douleur peut envahir notre raison. Olivier s'y refuse. Il choisit le silence, la distance. Il refuse de blesser, davantage.

Olivier s'était effondré. Ce mot pique toujours un peu

Autour de lui, certains avaient vu un homme devenu incohérent, dangereux, à faire peur même. Lui croyait seulement qu'il devait continuer à parler pour parvenir enfin à être compris. Il expliquait, recommençait, cherchait les mots qui remettraient chaque chose à sa place. Il ne savait pas encore que certaines paroles ne peuvent plus réparer ce qui s'est défait, et que l'on ne retrouve pas toujours son chemin en racontant davantage sa chute. L'absurde, c'est de croire que parler suffit à être cru. Il s'était surtout enfoncé dans des sables mouvants et évidemment en s'agitant, il s'était noyé.

Il lui faudrait presque une année, autre situation improbabilité d'un espace-temps trop court pour certains plusieurs maisons, surtout la sienne, deux continents, dont l'un qu'il lui devait, des chansons en tout genre, voire une dizaine d'albums, des dessins, de mode ou de bandes dessinées et une voix

retrouvée pour comprendre ceci : il n'avait pas survécu grâce à ses œuvres. Trop facile de se contenter de la version, je crée pendant que je me soigne.

Il avait créé ces œuvres parce qu'en lui, malgré tout, quelqu'un avait recommencé à vivre : l'artiste.

Pendant longtemps, les autres n'avaient connu de lui que l'homme qui était tombé. Certains avaient fini par prendre ce moment de son histoire pour sa nature entière. Il faut toujours résumer un homme à un moment de son histoire. Lorsque notre propre souffrance devient intolérable, le report sur l'autre d'une photographie sombre et définitive nous protège. Cela évite de se regarder avec la même lucidité. Nous sommes capables de nous transformer, de nous reconstruire. Olivier s'est recomposé, comme une partition de musique mis en accord. Lui-même avait parfois commis la même erreur. Il avait regardé sa chute comme la preuve de ce qu'il était, alors qu'elle révélait surtout ce qu'il ne pouvait plus continuer à être.

Je ne reviens pas aujourd'hui pour nier cette chute ni pour en faire une légende. Je ne veux ni la magnifier ni l'effacer. Je veux montrer ce qui, en moi, avait survécu dans l'ombre et peut désormais vivre au grand jour, la création, l'écriture.

J'ai commis des erreurs. J'ai blessé des êtres que j'aimais. J'ai parfois voulu trop bien faire, trop vite et trop seul. J'ai cru que ma responsabilité m'obligeait à tout prévoir, tout comprendre, tout réparer et tout porter. Lorsque je n'y parvenais plus, je ne pensais pas avoir atteint une limite humaine : je croyais avoir failli.

Je ne chercherai ni à minimiser ces erreurs ni à transformer mon effondrement en circonstance absolutoire. J'ai menti et me suis enfermé dans des méandres délirants. Mais celui qui tombe ne tombe jamais dans un espace vide. Autour de lui, certains retiennent son corps, certains tendent la main, certains détournent

les yeux. D’autres ne comprennent pas. Quelques-uns, parfois sans le vouloir, déplacent encore le sol sous ses pieds. Et la trappe de la pendaison prend son sens, heureusement que je n’avais pas la corde au cou.

Chacun agit avec son histoire, ses peurs, ses fidélités et son propre chaos. Je suis devenu pendant trois mois, l’homme du chaos. Je ne prétends pas connaître toutes les intentions. Je sais seulement ce que certains gestes ont produit.

La traversée, mon odyssée non héroïque, m’a appris à reconnaître ma responsabilité sans revendiquer toutes les fautes, à remercier ceux qui m’ont porté et à rendre aux autres ce qui leur appartient. Non pour les condamner, mais pour ne plus me condamner à leur place.

J’ai longtemps cru que l’humanité consistait à comprendre les autres jusque dans ce qu’ils me faisaient subir. J’expliquais leurs silences, leurs peurs, leurs maladresses et parfois leur violence. Je cherchais en moi la faute qui pourrait les absoudre. J’avais le don de vouloir sauver le monde, tout le monde, jusqu’à me perdre. Ne pas vouloir faire souffrir l’autre est dangereux pour la santé, surtout la sienne. Aujourd’hui, j’ai retiré ma cape et je laisse Olivier accepter de ne plus jouer les sauveurs.

Je sais aujourd’hui qu’une humanité sans limites finit par se retourner contre celui qui la porte. Comprendre n’oblige pas à tout accepter. Pardonner n’impose pas d’oublier. Se protéger n’est pas renoncer aux autres : c’est préserver en soi la possibilité de continuer à les aimer sans disparaître.

Je ne suis pas revenu de la chute avec moins d’humanité, mais avec une humanité qui sait désormais fermer une porte, celle de ma maison et de mon intimité sacrée. Ce qui m’agresse dehors n’a aucune place chez moi. Seul l’amour est autorisé à franchir cette porte.

Ce qui me distingue aujourd'hui de l'homme qui est tombé n'est pas l'absence d'erreurs. C'est ce que j'en ai fait. J'ai cessé de chercher la perfection ; j'ai commencé à chercher la justesse, la cohérence. Je n'y parviens pas toujours

Je ne demande à personne d'être parfait. Je demande seulement que nul n'exige de moi ce qu'il refuse de regarder en lui-même.

Une histoire d'amour a transformé ma vie.

Elle la transforme encore, chaque jour. Pourtant, cette femme n'en sait rien. Comble d'une contradiction pour un homme qui revient de loin, tout en aimant un fantôme que le hasard lui a offert sans avertissement. Une piqure de rappel, ses sentiments profonds et son amour toujours présent en lui. Je n'ai pourtant rien demandé, je vous assure.

Elle n'a pas changé les événements de mon passé, mais elle a changé le regard que je porte sur eux. J'ai dû me coller quelques uppercuts mais ce fut efficace. Elle a éclairé des désirs que j'avais tus, des renoncements que j'avais appelés des choix et des fidélités derrière lesquelles je m'étais parfois caché. Elle m'a conduit à relire l'enfant que j'avais été, l'homme que j'étais devenu et toutes les vies possibles que j'avais laissées dans l'ombre. Elle n'a pas fait le travail à ma place. Mais sa phrase : « es-tu prêt à changer ? », a pris tout son sens.

De tout cela, elle n'en sait rien se dit Olivier. Il est pratique de se recomposer en l'absence de l'autre. Vous gagnez du temps à vous regarder en face et refaire la cuisine de votre vie. J'y ai gagné un livre de recettes de cocktails.

Elle a transformé mon présent parce qu'elle m'a rendu impossible le maintien de certains mensonges intérieurs. En aimant cette femme, je n'ai plus réussi à maintenir l'artiste hors de ma vie. Quelque chose avait été reconnu, attendu

peut-être, ou simplement rendu visible. Ce qui pouvait autrefois demeurer dans les marges réclamait désormais toute sa place.

Cette histoire d'amour n'a pas créé l'artiste que je suis. Elle m'a permis de reconnaître celui que j'avais toujours tenu dans l'ombre.

Depuis l'enfance, je chantais, j'écrivais, je dessinais et j'inventais des mondes. Plus tard, j'avais placé cette créativité dans mon métier. J'avais transformé des cours en récits, des contraintes en architectures et des projets professionnels en aventures. J'avais choisi un cadre dans lequel ma créativité pouvait s'exercer sans avoir encore à s'assumer comme telle.

Ce cadre m'a formé. Il m'a donné la rigueur, l'organisation, le professionnalisme et la capacité de construire. Je ne renie rien de ce qu'il m'a appris. Mais il est devenu trop étroit, puis il a absorbé une part trop grande de ma vie. J'avais fini par consacrer toute mon énergie à l'homme utile, compétent et responsable, tandis que l'homme vivant attendait son tour. Et j'avais oublié de faire tourner la roue pour sortir de mon infortune.

L'amour a retiré le verrou qui permettait encore de contenir cette contradiction.

Il n'a pas provoqué à lui seul mon effondrement. Les conflits étaient plus anciens, plus vastes et plus nombreux. Mais cet amour leur a donné une lumière sous laquelle je ne pouvais plus prétendre ne pas les voir.

Il transformera également mon avenir. Non parce que je saurais déjà ce que cet avenir sera, ni parce qu'une histoire devrait nécessairement reprendre là où elle s'est interrompue. La vie décidera des retrouvailles, des distances et des chemins qui se rejoignent ou demeurent séparés. Mais ce sera un autre roman, celui de l'après traversée.

Lorsqu'une personne a semé quelque chose d'aussi profond dans une existence, ce qu'elle a semé continue de grandir.

Pendant cette phase transitoire, une odyssée homérique sans poésie, elle reste présente dans une manière d'aimer, de créer, d'écouter et de regarder le monde. Elle demeure dans une chanson, dans une phrase, dans un courage nouvellement trouvé. Même lorsque l'on a perdu quelqu'un, même lorsque l'on espère encore le retrouver sans savoir si cela arrivera, ce qu'il a déposé en nous ne peut plus nous être retiré. Et Olivier a découvert cette empreinte chaque jour.

C'est peut-être cela, l'amour : non pas posséder une personne ni obtenir d'elle la vie que l'on avait imaginée, mais recevoir quelque chose de si rare et de si précieux que notre existence en demeure transformée.

Aimer quelqu'un, c'est parfois découvrir en sa présence une vérité que l'on devra ensuite apprendre à vivre soi-même, parfois seul, parfois mal accompagné. Mais où est donc le mode d'emploi ? ah oui, il s'écrit sur un agenda google.

Olivier avait longtemps cru que se montrer consistait à être vu par tous. Il comprit enfin qu'il s'agissait d'autre chose : ne plus se cacher devant celle qu'il aimait, tout en laissant à cette femme la liberté de s'approcher, de s'éloigner ou de raconter une histoire différente de la sienne.

Il avait également passé une partie de sa vie à l'inventer autant qu'à la vivre. Il remplissait les silences, devançait les réponses et transformait parfois ses désirs en futurs presque certains. L'imaginaire l'avait aidé à survivre, mais il avait aussi fini par recouvrir le réel. Le résultat fut moyen, le chaos.

La traversée lui apprit une distinction essentielle : il pouvait inventer des personnages, des chansons et des mondes sans demander à la fiction de décider

de sa propre vie. Sa vie existait déjà. Elle pouvait être simple sans être pauvre, ordinaire sans être insignifiante. La vie d'artiste discret est une aubaine.

Il pouvait travailler, aimer, entretenir une maison, prendre soin d'un jardin, préparer une chanson et laisser une rencontre inattendue demeurer sans explication. La terrasse et son salon de jardin résumaient assez bien cette vérité banale.

Il pouvait encore espérer. Mais il devait laisser à l'autre la liberté de venir ou de ne pas venir, et au temps celle de lui répondre.

Quand je suis parti, je pensais encore qu'il fallait montrer ce que j'étais devenu. En Malaisie, j'ai compris que je devais d'abord le vivre. De Paris à Kuala Lumpur, en passant par Tokyo, il avait appris à vivre enfin sous son nom.

J'y ai écrit, chanté, dessiné, regardé les femmes, les paysages et le monde. Peu à peu, tout ce qui était dispersé en moi a trouvé sa place. Je n'ai pas cessé d'aimer, mais j'ai cessé de demander à cet amour de me tenir debout ou de décider de ma vie.

Je ne suis pas devenu quelqu'un d'autre. J'ai cessé d'empêcher celui que j'étais depuis toujours de prendre toute sa place.

Ce livre part de Paris. Il traverse Tokyo avant d'atteindre Kuala Lumpur. Il avance entre des maisons, des gares, des aéroports, des silences et des chansons. Il ressemble peut-être lui-même à une chanson : il commence dans la chute, cherche longtemps sa voix, franchit les océans et finit par retrouver son refrain.

Le voyage que je propose au lecteur n'est pas celui d'un homme qui revient à sa vie ancienne. C'est celui d'un homme qui comprend qu'il était enfin en train d'entrer dans la sienne.

Certains êtres nous accompagnent pendant tout le voyage. D'autres n'en traversent qu'une partie. Quelques-uns s'éloignent, mais laissent en nous une empreinte si profonde qu'ils continuent à marcher à nos côtés autrement.

La femme à l'origine de cette histoire ignore peut-être encore jusqu'où ce qu'elle a semé m'a conduit. Je ne sais pas si nos chemins se retrouveront. Je sais seulement que son passage a transformé mon passé, qu'il transforme mon présent et qu'il habitera mon avenir.

Ce qui a été semé demeure.

Je n'abandonne pas l'homme compétent que je suis devenu. Je cesse simplement de lui demander de cacher l'homme vivant que j'ai toujours été.

Le voyage peut commencer.